

# 1

---

*« L'arbre, on ne pense pas assez à ses feuilles. Si on y pensait, on prendrait plus soin de ses racines. »*

GILLES VIGNEAULT.

**E**n cet automne, dans la Belle Province, au cœur du Québec, les derniers rayons de l'astre échevelé jouent de leurs reflets sur les feuilles mordorées de l'érable à sucre et du bouleau jaune, lassées de l'été. Les premiers flocons seront bientôt là pour recouvrir d'un blanc manteau ce paysage à perte de vue. La vie est tranquille dans les Laurentides, c'est une ambiance comme on aime. Tout est paix, quiétude, sérénité. Au bout de l'allée privée, le chauffeur m'attend patiemment dans le taxi. Juste en face, un vaste parc appelle à la paresse. J'y fais quelques pas. J'ai le cœur qui bat particulièrement fort. Quelle sensation étrange ! Un écureuil sautille près d'un banc. Je remonte le col de mon manteau, donne un tour de plus à ma longue écharpe. Je ferme les yeux. Est-ce réel ? Et si tout ceci n'était qu'un rêve ?

Le soleil a disparu de l'horizon lorsque je me décide à rentrer à l'hôtel. Le trajet me semble interminable jusqu'à la grande ville. Mais non, il est identique à l'aller. J'essaie de me ressaisir, je refuse de retrouver la réalité, m'échapper de cette parenthèse hors du temps. Surtout, je ne dois rien oublier de ce qui m'a été confié, car je me dois de raconter... un destin... un rêve d'enfant... une histoire d'amour et de musique... de succès et

de luttes... de volonté et d'espérances... l'histoire d'une petite fille de Charlemagne...

Le docteur Émile McDuff, ami de la famille Dion, a tout particulièrement veillé sur cette treizième grossesse de Thérèse. Certes, la parturiente est en parfaite santé, mais il n'était pas question de la laisser accoucher chez elle une nouvelle fois. Pas facile de convaincre Thérèse de venir à l'hôpital de Le Gardeur. Elle a du caractère, Thérèse. Se retrouver enceinte à quarante ans l'a mise dans le chagrin. Elle n'en voulait pas, de ce bébé. Émile s'en souvient bien, il l'a prise dans ses bras pour la consoler. Elle était tant déprimée. Elle pensait bien en avoir terminé avec les couches. D'ailleurs, à la suite de la naissance des jumeaux, six ans plus tôt, elle s'était petit à petit séparée de tout l'attirail de puériculture. Elle a passé sa grossesse enfermée dans une bulle de silence.

Plus tôt ce matin-là, alors que Thérèse regardait la neige tomber, elle a ressenti la première de ces contractions trop familières. Elle a pris sa petite valise et demandé à Adhémar de la conduire.

Lorsque l'enfant montre son petit bout de nez, à 12 h 15, le 30 mars 1968, Émile McDuff pousse un « ouf » de soulagement. C'est un très beau bébé de 3,9 kg en pleine santé. Thérèse tombe aussitôt en amour. « C'est comme ça que la vie a repris ! » dira-t-elle. Elle va s'en occuper, de sa petite ; prendre sa destinée en main, tout lui donner, comme aux autres. Nul doute que ce petit être sera cajolé et dorloté par ses sœurs aînées qui ne lui laisseront guère le loisir de geindre et se chamailleront pour la prendre dans leurs bras et lui donner le biberon.

Thérèse n'a pas tergiversé pour nommer aussitôt sa fille Céline Marie Claudette. Adhémar est d'accord. Celui-ci est toujours d'accord avec sa femme. Sa Thérèse, c'est son univers. Une maîtresse femme, comme on dit. Elle a du tempérament. Il en faut, pour élever, débrouiller et éduquer une si grande famille. Le docteur McDuff n'a aucun doute : l'amour préside chez les Dion, et c'est bien là l'essentiel. À Charlemagne, sis dans la

région administrative de Lanaudière, tout près de Montréal, qui ne connaît pas Adhémar et Thérèse et leur maison à deux niveaux, qu'ils ont bâtie entièrement à la main, sur un petit bout de terrain, au 130 rue Notre-Dame ?

Toute la famille accueille la petite dernière avec enthousiasme. « Je suis le bébé de la famille et on m'appelle "l'accident". Je dois dire que j'ai ce surnom parce que mes parents avaient eu des jumeaux, et après treize enfants, ils avaient dit "assez, assez". Six ans plus tard, j'étais heureuse d'être ici », explique Céline. En attendant de récupérer un berceau, Thérèse avait arrangé un petit nid moelleux et douillet dans un tiroir de commode pour son enfant. C'est le cas de le dire, il faudra pousser les meubles pour placer un lit dans la chambre des filles, déjà à l'étroit. Peu importe, le berceau de ce petit oiseau est étoilé d'événements, qui, pour la plupart, prendront de l'ampleur dans sa vie. Pour l'heure, Adhémar contemple avec amour et une grande tendresse sa femme et le nouveau bébé. Il veut faire quelque chose de spécial. Le vieux violon de Thérèse, celui que son père lui avait donné, est usé, à force d'en jouer. Il lui offre un nouvel instrument pour marquer la naissance de Céline. Un geste qui en dit bien plus que des mots...

Cette même année, le pasteur intégrationniste Martin Luther King, prix Nobel de la paix en 1964, est assassiné le 4 avril à Memphis (Tennessee). Le président américain Johnson annonce la suspension des bombardements au Viêt Nam. Hanoi accepte l'ouverture des négociations. Au Canada, le ministre fédéral de la Justice, Pierre Elliott Trudeau, élu au poste de chef du Parti libéral du Canada, devient Premier ministre du pays. Le mouvement de grève des étudiants est lancé en octobre. Il demande la création d'une nouvelle université publique, la révision du programme de bourses. C'est surtout une image très médiatique qui fait le tour du monde. Lors des Jeux olympiques de Mexico d'octobre 1968, les deux athlètes américains vainqueurs de l'épreuve du 200 mètres, Tommie Smith et John Carlos, tous les deux noirs, montent sur le podium. Ils se

détournent ostensiblement du drapeau américain, tout en levant leur poing ganté de noir vers le ciel, en signe de solidarité avec le mouvement des droits civiques aux États-Unis. Du point de vue des spectacles, cette année est marquée par la présentation de la comédie musicale *Hair* à Broadway. Le film *Il était une fois dans l'ouest* de Sergio Leone avec Charles Bronson, Claudia Cardinale, Henry Fonda sort dans les salles de cinéma.

Claudette et Michel, les frères et sœurs, parrain et marraine de Céline, rêvent de se lancer dans le show-business. Ils se produisent dans les salles de la région. Céline ne peut avoir de meilleures fées auprès d'elle... Chez les Dion, on chante en toute occasion, en essuyant la vaisselle, en faisant le ménage, en partant pour l'école. Céline baigne dans la musique, les chants, les traditions familiales qu'elle exploitera formidablement plus tard.

Si la mémoire et la compréhension d'un enfant se manifestent dès ses premiers jours et préexistent dans le ventre de sa mère, nous pouvons imaginer que ces éléments ont joué un rôle vis-à-vis de la passion pour la musique et le besoin d'amour de Céline.

Vingt-deux ans séparent Céline de sa sœur aînée Denise [née en 1946]. L'aînée de la fratrie a quitté très tôt l'école pour travailler à plein temps comme fleuriste. Les autres enfants ont pu choisir s'ils voulaient rester à l'école ou rechercher un emploi. Thérèse leur avait simplement demandé application et bons résultats scolaires. Michel [né en 1952] rappellera qu'il y avait une loi à la maison. Dès qu'ils étaient capables de travailler à l'extérieur, les enfants devaient chercher un travail. Sur leur salaire, ils devaient « mettre vingt dollars par semaine sur la table pour aider les parents à payer leurs factures. Toute la famille devait partager la responsabilité financière. » C'est de bonne guerre.

Dans la prime jeunesse de Céline, qui répondait au surnom de la Puce et que Denise appelait mon petit bébé, les grands avaient quitté père et mère pour mener leur vie et exercer divers métiers. Clément [né en 1947], surnommé le Kid, était

quincaillier ; Claudette [née en 1948], serveuse dans un restaurant, débutait dans la chanson ; Liette [née en 1950], appelée la Souris, parce qu'elle mettait les doigts dans les gâteaux de sa mère, avait choisi d'être femme au foyer ; Michel, musicien, sous le pseudonyme de Michel Saint-Clair, chantait dans des groupes ; Louise [née en 1953], ou Loulou, vendait du prêt-à-porter ; Jacques [né en 1955] était guitariste et compositeur ; Daniel [né en 1956] était employé comme décorateur. Ghislaine [née en 1958], surnommée Gigi, Linda [née en 1959], Manon [née en 1960], Paul et Pauline [nés en 1962], Paupau ou Olive pour les intimes, suivaient l'enseignement général.

Les grands yeux noisette de Céline se sont ouverts sur Charlemagne, une petite communauté rurale. Le genre d'endroit que vous adoptez tout de suite et qui vous adopte. Elle n'est qu'à 30 miles au nord-est de Montréal, mais elle est si différente de la métropole animée. On pourrait croire qu'elles se situent sur des planètes différentes. Charlemagne est une petite ville catholique francophone, peuplée de grandes familles ayant le cœur sur la main. Il n'y est pas rare d'avoir neuf ou dix enfants. On retrouve bon nombre de célébrations de baptême avec plus de cent personnes, c'est-à-dire toute la famille, en ajoutant tous les cousins, tantes, oncles, petits-enfants, grands-parents et beaux-parents. « Petite ville, grande famille », comme le dit Céline. La vie y est tranquille, paisible. Il faut dire que, chez les Dion, on est bien satisfait de ce qu'on a, du moment qu'on est en santé. Charlemagne fait partie de la municipalité régionale du comté de l'Assomption, et de la Communauté métropolitaine de Montréal. C'est à partir de 1699, quand le sieur Charles Aubert de La Chesnaye, propriétaire de la seigneurie de Lachenaie, concède aux familles Goulet et Beaudoin la plupart des terrains de l'actuel territoire de Charlemagne, que les premiers colons viennent s'installer sur ces terres, le long des rivières de l'Assomption et de l'Achigan. Vers 1867, un moulin à scie est érigé, et plusieurs ateliers de menuiserie attirent deux cents travailleurs de l'industrie du bois dans ce

village peuplé par sept familles d'agriculteurs. Ils acquièrent des terrains, y bâtissent leurs maisons. Constituée civilement en 1906, la bourgade est nommée Charlemagne en l'honneur de M. Charlemagne Laurier, député au parlement du Canada, qui est le neveu de Sir Wilfrid Laurier. Avec la décennie 1960, un vent de changement souffle sur le Québec, qui fait son entrée dans la modernité. Une ère de réformes bouleverse toutes les sphères de la société. C'est la Révolution tranquille.

Adhémar a changé d'emploi, en 1970, pour un poste d'inspecteur des viandes à la Coopérative fédérée du Québec et arrondit les fins de mois en jouant de l'accordéon dans un groupe de musiciens folkloriques, pour les fêtes de famille, les noces, les fêtes paroissiales. Haute comme trois pommes, Céline joue devant la maison familiale, ce 30 avril 1970, tandis que sa mère s'affaire à l'intérieur. Elle croit voir arriver, de l'autre côté de la rue Notre-Dame, sa sœur Denise qui pousse un landau. Elle se précipite pour aller à la rencontre du bébé mais, parvenue au milieu de la chaussée, elle se rend compte de son erreur. Elle rebrousse chemin, en courant, sans regarder. Une fraction de seconde. Un flash. Un choc. Une voiture la percute. Le conducteur prend la fuite. Ses frères, du fait du son strident, accourent pour la ramasser, inconsciente, et la conduisent à l'hôpital. Céline s'en tire avec une commotion cérébrale. La famille apprendra par la suite que le conducteur n'était autre que le truand Jacques Picard. Récidiviste dangereux, il était recherché par la police.

Quand elle a cinq ans, Céline, qui en a assez de rester dans son coin, monte sur la table de la cuisine. Entourée de sa famille, qui lui a donné un crayon à utiliser comme microphone, elle commence à chanter une chanson française, appelée *Les Cerisiers sont blancs* de Gilbert Bécaud, interprétée par la star québécoise Ginette Reno. Elle surprend tout le monde. C'est comme si sa famille l'entendait pour la première fois. Cette révélation sur la table de la cuisine change tout. « Quand j'ai entendu les applaudissements, j'ai su que chanter serait toute ma vie », témoigne-t-elle.

Par conséquent, on n'hésite pas à la hisser sur les planches devant son premier public, le 18 août 1973, à l'occasion du mariage de son frère Michel, également son anniversaire. Elle porte une longue robe blanche avec des fleurs bleues. Elle interprète *Mamy blue* de Hubert Giraud, avec son frère Daniel au piano, puis entonne *Du fil, des aiguilles et du coton*, de Christine Charbonneau.

*« Donnez-moi un peu de fil, des aiguilles et du coton  
Il n'en faut pas plus pour réparer un cœur en pièce.  
Donnez-moi un peu de fil, des aiguilles et du coton  
Je vous broderai une maison.*

*[...]*

*S'il me reste du temps  
Je voudrais vous tricoter un enfant. »*

« Une fois qu'elle a commencé à chanter, impossible de l'arrêter ! » se souvient-on chez les Dion. Elle se produit de nouveau devant une cinquantaine de personnes à la soirée de Noël de l'American Salvage, un magasin où ses sœurs et sa mère travaillent. « Je n'oublierai jamais son spectacle, dit Linda, elle n'avait que cinq ans et chantait dans un hôtel d'une ville voisine. Nos parents l'accompagnaient. Il y avait des spots publicitaires qui annonçaient "Une jeune chanteuse de cinq ans de Charlemagne donne un spectacle de chansons populaires." » La salle est comble. Céline a dominé la scène, et, après avoir chanté, il y a un tonnerre d'applaudissements. Elle devient connue sous le nom de « la P'tite Québécoise ». Elle se produit dans un club. Ghislaine est à la batterie, et elle touche soixante dollars pour le week-end. « Papa a déposé Céline sur scène pour chanter. » Selon Ghislaine, « croyez-le ou non, les gens jetaient des billets de dix dollars à ses pieds pour l'encourager. Je n'en revenais pas. Dix dollars, c'était beaucoup, à l'époque. Je recevais un maigre soixante dollars pour tout le week-end en tant que batteur, et cette petite fille de cinq ans

était en train d'obtenir de gros cachets ! » Ghislaine en rit encore : « En fait, je n'ai jamais été vraiment jalouse d'elle. Je l'aimais trop pour ça. »

« Elle était déjà bien en avance sur nous, et nous avions une vingtaine d'années », fait observer Clément. « Elle a même commencé à descendre au sous-sol pour nous taquiner. “Ce n'est pas ça ! Vous faites une erreur !” Elle prétendait, à cinq ans seulement, m'adresser ses commentaires alors que nous répétions avec les autres. En grandissant, elle nous suivait partout. » Céline court toujours à côté de Clément, le suppliant, lui et les plus grands, de l'emmener avec eux lorsqu'ils vont se produire dans les clubs. « Il faut croire qu'elle avait ça dans le sang. »

L'enfance de Céline est façonnée par son admiration, son amour infini pour sa mère et pour son père. Il semble que s'épanouissent, entre mère et fille, une véritable complicité, une symbiose singulière. L'exemple de son père fit naître en elle une grande fierté quant à ses origines. Elle n'a rien oublié des conversations entre adultes lorsqu'ils évoquaient les luttes patientes et pacifiques des aïeux pour l'appropriation du territoire. Ils rendaient hommage au courage et à la persévérance des pionniers de Gaspésie, malgré les injustices dont ils furent victimes de la part des autorités coloniales britanniques pour l'obtention de leurs droits de propriété. Ceci explique sans doute ce qui forma leur tempérament et leurs habitudes de vie.

Adhémar Dion<sup>1</sup> est natif des Méchins, un village de la côte, en Gaspésie. Son père, Charles Dion, travaillait sur les chantiers. Au début des années 1930, la crise économique fit des ravages, le chômage bouleversa la société. Des populations entières cherchèrent à éviter la misère et la famine. En Gaspésie, des terres situées dans l'arrière-pays furent offertes pour pas grand-chose, mais il fallait de la patience aux colons pour défricher ces terres de roches pour se forger un nouvel avenir.

---

1. Né le 2 mars 1923.



Les généalogistes nous disent que l'ancêtre des Québécois portant le nom de Dion s'appelait Jean Guyon (1592-1663). Il serait l'un des premiers colons à s'établir en Nouvelle-France. Il aurait été baptisé le 18 septembre 1592 à Tourouvre dans le Perche. Maître maçon, recruté par Robert Giffard, il signa un contrat de trois ans et quitta la France en avril 1634. Accompagné de son fils Jean (1619-1694), il embarqua avec d'autres Percherons. Sa femme, née Mathurine Robin (1592-1662), et ses six enfants devaient le rejoindre deux ans plus tard, et il était prévu qu'à la fin de son contrat, en 1637, un grand fief lui serait concédé. Ainsi, Jean Guyon – aussi connu sous le nom de « Guion » – s'installa à Beauport avec sa famille. Mais une mauvaise affaire l'opposa à Robert Giffard, le recruteur. Jean Guyon et Zacharie Cloutier avaient signé leur contrat d'engagement en même temps. Il était promis « à chacun d'eux » mille arpents de terre. Les deux hommes affirmèrent qu'il n'y avait pas d'apostrophe dans le texte original et qu'il était prévu de remettre « à chacun deux mille arpents ». Or, la justice trancha et donna raison à Giffard. Sacrée différence.

François Guion, l'un des petits-fils de Jean, originaire de Québec, né en 1666, se fit connaître comme corsaire. De juin à septembre 1695, il captura une douzaine de navires anglais au large des côtes acadiennes. De retour à Québec, il vendit à bon prix la marchandise saisie et remit aux autorités leur quote-part. Son navire fut pris, François Guion capturé et fait prisonnier à Boston au printemps 1696. Sa détention fut brève ; en échange de Guion, les autorités de la Nouvelle-France libérèrent des prisonniers anglais. Guion mourut en juillet 1701.

L'étymologie du patronyme Dion peut être rapprochée soit d'un ancien nom de baptême, Didon, venant du germanique Thiodo, Diodo [peuple], soit d'un toponyme très fréquent en France, évolution de Divonus, qui vient lui-même du celtique Devos [dieu]. Au Québec, Guyon devint Dion au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

On raconte dans la famille que les Dion pouvaient faire remonter leur ascendance jusqu'à l'empereur français Charlemagne,

dont la descendante, Catherine Baillon, est arrivée à Québec en 1699, comme l'une des mille femmes recrutées par Louis XIV pour devenir les épouses de colons au Québec. Ses petits-enfants se sont mariés à la famille Dion.

Mieux encore, Camilla, la reine consort du Royaume-Uni, du Canada et autres royaumes du Commonwealth, et Céline sont cousines au neuvième degré ! Camilla Rosemary Shand est née en 1947, à Londres, de l'union entre le major Bruce Shand (1917-2006) et Rosalind Cubitt (1921-1994). Elle descend de Jean Guyon, premier Dion d'Amérique, de cinq générations de Dion en Nouvelle-France.

William Coutts Keppel (1832-1894), 7<sup>e</sup> comte d'Albemarle, arrière-grand-père de Rosalind, a épousé Sophia Mary MacNab (1832-1917), à Hamilton en 1855. Il était surintendant des Affaires indiennes. Sophia Mary était la fille d'Allen Napier MacNab (1798-1862), Premier ministre du Haut-Canada de 1854 à 1856. L'arrière-grand-mère de Sophia, Marie-Charlotte Coursol (1756-1805), était une fille de Verchères. Voici le sang bleu québécois ! Marie-Charlotte épousa Ephraïm Jones (1750-1812), un loyaliste, né au Massachusetts, qui avait émigré au Canada après la Révolution américaine. Juge de paix à Montréal, il se maria à la fille de Verchères en 1779. Marie-Charlotte était la fille de Michel Coursol (1707-1773), arrivé en Nouvelle-France vers 1730, et de Marie-Joséphé Guyon (1715-1807), née à Grondines, arrière-arrière-petite-fille de Jean Guyon (1592-1663).

Alice Frederica Edmonstone (1869-1947), l'arrière-grand-mère de Camilla, en 1891, épousa George Keppel (1865-1947). Alice, en 1898, devint la maîtresse du Prince de Galles (futur roi Édouard VII) et le resta jusqu'à la mort du roi en 1910. Une enfant vit le jour : Sonia Rosemary Keppel, née le 24 mai 1900 à Londres. Qui était son père ? George Keppel la reconnut et lui donna son nom...

Thérèse Tanguay est originaire de la Haute-Gaspésie. Elle est née le 20 mars 1927 à Saint-Bernard-des-Lacs, dans le haut-